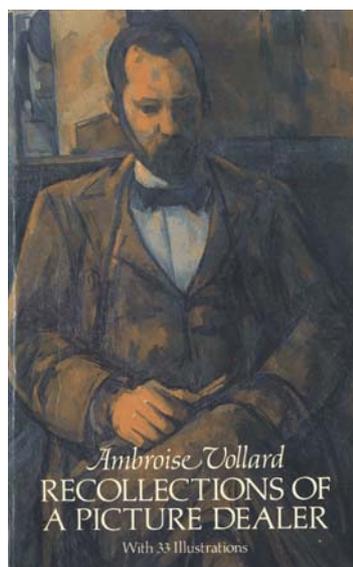
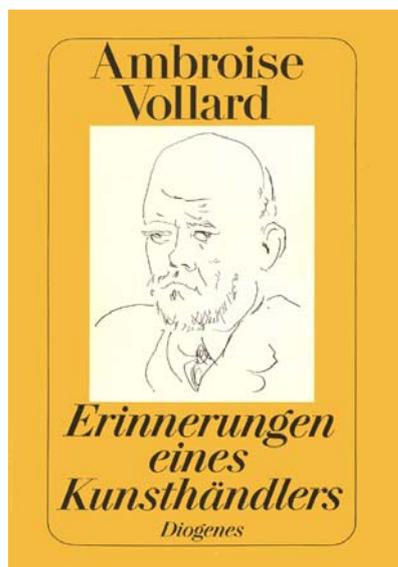
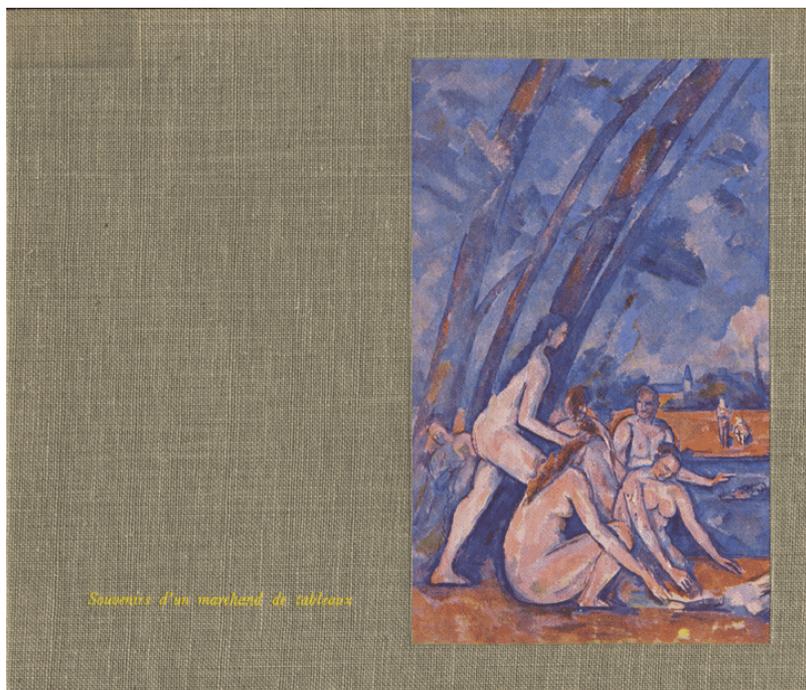


Ambroise VOLLARD, *Souvenirs d'un marchand de tableaux*,  
« Les voyages que j'ai faits », 1938.

Texte emprunté à l'édition revue et augmentée de 1938 © Albin Michel  
présentation et annotations de Joseph GRIVEL © 2007

Marchand de tableaux, collectionneur, éditeur d'art, Ambroise Vollard fait paraître ses mémoires deux ans avant sa mort, en 1937, sous le titre *Souvenirs d'un marchand de tableaux*. Plusieurs éditions posthumes voient le jour, notamment celle du Club des Libraires de France de 1957, richement illustrée et augmentée en particulier d'une précieuse bibliographie et de souvenirs de Guillaume Apollinaire. Les traductions fleurissent également. Mais éditions nouvelles et traductions font toutes disparaître du texte originel un modeste passage consacré à une visite à Glozel. Il se situe initialement dans le chapitre « Les voyages que j'ai faits », placé entre la Hollande et Londres. *Erinnerungen eines Kunsthändlers*, la traduction allemande de 1957, omet Glozel et Lisbonne dans le chapitre « Meine Reisen ». *Recollections of a picture dealer*, traduction américaine, fait disparaître la totalité du chapitre consacré aux voyages. Et *Quadri in vetrina*, traduction italienne fondée sur l'édition française de 1957, ne doit pas faire de meilleur sort à ce bref récit. C'est donc cet épisode gommé qui est ici restitué.

L'approche esthétique de Glozel a toujours été bien indigente. C'est pourquoi il était particulièrement intéressant d'observer l'œil averti de Vollard, ouvert à toutes les hérésies de la production artistique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, se poser sur les formes déconcertantes et la collection curieuse livrées par le Champ des Morts de Glozel. L'attente est toutefois vite déçue. L'amateur d'art semble éviter la confrontation et s'interdire toute évaluation plastique, prenant pour prétexte la faible lumière du Musée et l'état boueux du champ de fouilles. Il n'hésite pas en revanche à se lancer dans une interprétation archéologique inattendue qui n'est pas de sa compétence. Belle occasion ratée...



AMBROISE VOLLARD

*SOUVENIRS*  
D'UN  
*Marchand de Tableaux*

*Edition revue et augmentée*



ÉDITIONS  
ALBIN MICHEL  
*22, rue Huyghens*  
PARIS

Ambroise VOLLARD, *Souvenirs d'un marchand de tableaux*,  
« Les voyages que j'ai faits », 1938.

Comme beaucoup de Français, je connais moins bien mon pays que les pays étrangers ; je le déplore du reste ; mais je n'ai jamais éprouvé le besoin de voyager pour mon plaisir. En réalité, je ne détesterais pas les voyages si je pouvais emmener avec moi ma chambre à coucher, ma bonne et, en outre, un guide car je n'ai jamais été capable de me retrouver dans un itinéraire de chemin de fer. C'est dire que je ne voyage que lorsque j'y suis obligé. C'est dire aussi que les deux seuls endroits de France que je connaisse bien, c'est Vittel et Vichy où les médecins m'envoient pour ma santé.

Je me trouvais à Vichy à l'époque où les savants du monde entier avaient les yeux fixés sur une petite commune des environs, la commune de Glozel<sup>1</sup>.

Un jeune paysan de cette localité, nommé Fradin, avait mis au jour, en labourant le champ paternel<sup>2</sup>, un grand nombre d'objets divers : pierres et briques couvertes de dessins et de signes inconnus, dans lesquels certains archéologues crurent pouvoir reconnaître de précieux vestiges de la période néolithique. Mais d'autres spécialistes de la préhistoire se prononcèrent nettement pour une mystification dont le jeune Fradin aurait été sinon l'auteur, du moins le complice. Il en résulta entre ces savants une controverse passionnée, la querelle glozélienne, qui ameuta les deux mondes et dans laquelle je ne me doutais guère que, malgré mon incompetence<sup>3</sup>, je me trouverais entraîné à mon tour. Voici dans quelles circonstances.

Comme je faisais une cure à Vichy, M. Demaison<sup>4</sup>, l'auteur des *Bêtes qu'on appelle sauvages*, me rencontrant dans le Parc après le déjeuner, m'arrêta : « A propos, monsieur Vollard, que faites-vous cet après-midi ?... Venez donc avec nous à Glozel... c'est à une demi-heure d'ici... »

Une auto nous déposait, peu après, devant une petite ferme sur un des bâtiments de laquelle on lisait : *Musée de Glozel. Entrée : 4 francs*.

Une fois dans l'intérieur, il fallait que le visiteur écarquillât les yeux pour distinguer quelque chose. Une fenêtre de dimensions restreintes laissait pénétrer une lumière avare qui éclairait à peine la moitié de la pièce, au fond de laquelle étaient deux vitrines renfermant les mystérieux débris néolithiques<sup>5</sup>. Nous étions là une dizaine de personnes ; deux d'entre elles portaient la rosette d'officier de l'Instruction publique, d'où j'augurai que ce devait être des professeurs. Ils inscrivaient quelque chose sur leur carnet, et je crus remarquer que le maître de

---

<sup>1</sup> Glozel n'est qu'un hameau de la commune de Ferrières-sur-Sichon.

<sup>2</sup> Le champ était à cette époque la propriété de son grand-père maternel, Claude.

<sup>3</sup> L'incompétence n'a jamais été un obstacle dans l'affaire de Glozel...

<sup>4</sup> André Demaison, 1883-1956, grand prix de l'Académie française en 1929 pour *Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages*.

<sup>5</sup> Fin 1927, les vitrines, encore installées dans le séjour de la maison familiale avant l'aménagement de l'actuel Musée en 1929, sont en plus grand nombre, comme le montrent les cartes postales de l'époque.

céans, Fradin père<sup>6</sup>, ne semblait pas voir d'un bon œil ces gens qui prenaient des notes ou des croquis de ces objets.

- Mais on ne distingue rien, s'exclama l'un des deux universitaires présumés.

Et, effectivement, il n'y avait d'à peu près éclairés que trois objets : un tableau où étaient mentionnés les noms des visiteurs notables, un registre où ceux-ci avaient apposé leur signature<sup>7</sup> et, fixé au mur par quatre pointes, le portrait du roi de Roumanie, découpé dans un journal de Vichy, au-dessous duquel ces mots étaient inscrits à la main : « Un roi à Glozel »<sup>8</sup>.

Mes compagnons, devant les armoires vitrées, cherchaient à pénétrer l'énigme glozélienne. Près de la porte était placé un petit canapé Louis-Philippe. Je m'y assis. Une fois installé, je promenai les yeux autour de moi et je remarquai sur une table un certain nombre de numéros de revues que je reconnus à leur couverture violette.

- Mais, dis-je, m'adressant au père Fradin, c'est le *Mercur de France* ! Qui est-ce qui lit ça ici ?

- Eh bien ! moi, monsieur...

- Et pourquoi lisez vous ça ?

- C'est, monsieur, pour ma culture.

A ce mot de culture, un autre paysan, désignant son voisin le père Fradin :

- Il est peut-être malin dans le néolithique, mais pour ce qui est de la culture, je vous dis, moi, que lorsqu'on a fait du blé après de l'avoine, il faut revenir à l'avoine...

- Allons voir les fouilles ! s'écria tout à coup quelqu'un.

Et toute la bande s'y rendit. Le père Fradin marchait en tête avec les deux dignitaires de l'Instruction publique. Notre petit groupe se composait d'un médecin, d'un géologue amateur, de M. Demaison, d'une jeune actrice, Mlle Raymone<sup>9</sup>, et de moi.

Le terrain exploité se trouvait en contrebas d'un versant de coteau. Sur le parcours, à côté d'un champ de blé et de maïs, nous aperçûmes un carré de plantes vivaces, d'un joli ton bleuâtre.

- Quelles sont ces plantes ? m'informai-je.

Le géologue de la bande proposa d'interroger une adolescente qui faisait paître son troupeau, à quelques pas de là.

Cette aimable enfant était plongée dans la lecture d'un livre. Je m'imaginai que c'était l'une des innombrables publications que la fameuse controverse avait suscitées. Mais notre jeune bergère<sup>10</sup> n'avait pas encore été atteinte de la fièvre glozélienne. Ce qu'elle lisait si attentivement - et qui, d'ailleurs, présente à mon avis un intérêt autrement vif que les problèmes de la préhistoire - c'était *l'Aiguille creuse* par l'auteur des *Aventures d'Arsène Lupin*.

Désignant à la jeune fille les petites fleurs bleues qui avaient attiré notre attention :

- Qu'est-ce que c'est que cette plante-là ?

---

<sup>6</sup> Claude, grand-père d'Emile Fradin.

<sup>7</sup> La référence à ce registre contribue à dater la visite d'Ambroise Vollard. Elle est de 1927, postérieure à la mise en place de ce premier *Livre d'or* au printemps de cette année et antérieure au 29 octobre, date de parution d'un article de Vollard sur Glozel dans les *Nouvelles littéraires*. Et on y retrouve de fait la signature d'André Demaison entre le 15 et le 17 septembre 1927.

<sup>8</sup> Il s'est rendu à Glozel le 18 août 1926.

<sup>9</sup> Raymone Duchâteau, qui deviendra Mme Blaise Cendrars en 1949.

<sup>10</sup> Il s'agit d'Yvonne Fradin, aînée des deux sœurs d'Emile Fradin, alors âgée de 16 ans, que nous avons récemment interrogée à ce sujet et qui s'est parfaitement reconnue dans cette jeune bergère passionnée de lecture.

- Je ne connais que ce qui regarde les moutons, fit-elle.

Nous fûmes tout de même renseignés, car un passant s'écriait au même moment : « Tiens ! des topinambours ! »

Il était déjà près de cinq heures quand nous parvînmes à l'endroit des fouilles. C'était un terrain argileux assez bouleversé, avec, çà et là, des trous plus ou moins profonds. Après avoir pataugé quelques minutes dans la glaise, et sans avoir rien vu qui nous parût notable, nous prîmes le chemin du retour.

- Eh bien ! monsieur Vollard, que pensez-vous de tout cela ? me demanda un de nos compagnons quand nous fûmes dans l'auto qui nous ramenait à Vichy.

A ce moment, sentant quelque chose de dur sous mon pied, je vérifiai mon soulier et en retirai un fragment de rivet<sup>11</sup> :

- Eurêka ! m'écriai-je.

Et, tendant l'objet à mon interlocuteur :

- Voyez vous-même : un rivet !... Suivez bien mon raisonnement. Admettons qu'il y ait eu, jadis, sur le terrain des Fradin, quelque chose comme une maison démontable... Supposons que son propriétaire y ait réuni une collection d'objets vétustes dont il avait fini par avoir « marre », et imaginons qu'en transportant ses pénates ailleurs, il ait jeté tout le « fourbi » dans un ravin qui se sera comblé par la suite ?

- Une maison démontable ! Mais oui ! s'exclama mon interlocuteur. Voilà qui expliquerait cette absence de fondations néolithiques qui a tant étonné les savants... Une collection d'amateur... Parbleu ! Voilà pourquoi on trouve dans les fouilles des Fradin tant de résidus d'époques différentes. Cela fait comprendre infiniment mieux les choses que la solution proposée par M. Camille Jullian<sup>12</sup>, l'éminent professeur au Collège de France, qu'il y avait eu là l'ancre d'une sorcière et que ce qu'on retrouvait à cette place, c'est le matériel qui servait à ses incantations.

Cette hypothèse, que j'avais émise, d'une collection abandonnée, je la repris dans un article publié par les *Nouvelles Littéraires*<sup>13</sup>. On l'interpréta comme une aimable galéjade<sup>14</sup> et je me gardai de protester. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand, plus tard, c'est M. Camille Jullian lui-même qui soutenait, à son tour, la thèse d'une collection abandonnée par son propriétaire.

---

<sup>11</sup> Le Champ des Morts était réputé ne receler aucune pièce de métal. Le rivet de Vollard prend toutefois place entre d'une part un morceau de fer mis au jour dès les premières découvertes et interprété comme pièce de charrue ou fragment de canne de verrier, et d'autre part des tire-bouchons malicieusement enfouis dans le gisement par les membres de la Commission internationale en novembre 1927.

<sup>12</sup> Il développe son hypothèse de 1927 à 1929 dans « Au champ magique de Glozel », article fleuve de la *Revue des Etudes anciennes*.

<sup>13</sup> Vollard précise en note : « Numéro du 29 octobre 1929 ». Mais la référence est erronée : il s'agit du 29 octobre 1927.

<sup>14</sup> Contrairement à certaines interprétations désespérées, celle-ci a l'avantage de ne pas se prendre au sérieux...